

La Mémoire des croquants

« *On n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.* »

Jean-Jacques Rousseau (*La Nouvelle Héloïse, Lettre XIV*)

L'un de mes correspondants commettait hier sur Fesse Bouc ce jugement, à la fois banal et surprenant pour qui s'intéresse à l'histoire : « *Je n'arrive pas à me réjouir que l'on fasse encore des enfants avec ce qui se produit à présent...* » Certes, il se passe bien des choses fâcheuses « *à présent* » : la pandémie et ses retombées économiques qui pèseront – comme toujours – sur les plus faibles, la croissance monstrueuse des inégalités qui se traduit paradoxalement par la montée de l'extrême droite et d'une extrême gauche non moins folle, le dérèglement climatique et ses conséquences migratoires... mais pour qui vient de refermer *La Mémoire des croquants – Chroniques de la France des campagnes – 1435-1652*, force est de se dire qu'on a connu bien pire !

On n'a pas (encore ?) trouvé le moyen de remonter le temps, mais l'histoire peut se lire à reculons, et c'est ce qui vient d'arriver au Témoin gaulois, au hasard de ses lectures. Ayant découvert l'œuvre de Jean-Marc Moriceau lors de la publication du deuxième tome, *La Mémoire des Paysans – 1653-1788* (dont le compte rendu figure ici même ([*La graaande Misèrrre !*](#) page 14)), il a voulu consulter le premier en attendant la parution du troisième, qui devrait couvrir la période 1789-1914. La première impression, en passant du deuxième au premier tome pour le feuilleter en un rapide survol, est qu'il ne nous apprendra pas grand-chose : la structure et la présentation sont les mêmes et, pour l'essentiel, les mêmes rubriques se répètent : les saisons, tantôt favorables aux cultures et à l'élevage, tantôt défavorables,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

rythment la vie et apportent l'abondance ou la famine ; on relève des crues désastreuses et des séismes de temps à autre ; des conflits entre paysans, des guerres qui ravagent les campagnes, la peste et les loups... Dans cette période qui, dans notre mémoire collective, apparaît comme l'une des plus brillantes de notre histoire – celle de la Renaissance et du début de la période baroque, il semble que rien ne bouge dans les campagnes. Et puis, très vite, la lecture vous jette dans un abîme de misère sans fond. Les malheurs des guerres civiles de religion puis de la Fronde s'ajoutent aux guerres soutenues par les monarques successifs pour étendre leurs états : on passe de la guerre de Cent ans à celle de Trente ans, particulièrement dévastatrice dans des provinces situées à l'Est de la France actuelle, et qui ne sont pas encore françaises, et en Champagne. On fête dans les villages l'annonce de paix précaires, qui ne soulageront en rien les paysans, car les armées du roi se nourrissent sur le pays et se comportent exactement comme celles de l'ennemi : héberger une troupe de passage peut ruiner des années d'efforts, car les soldats pillent vivres et vins, torturent leurs hôtes pour les dépouiller de leurs économies, violent femmes et filles, volent meubles, charrues, attelages, outils et troupeaux qu'ils revendent à l'étape suivante et brûlent les récoltes et souvent les villages. Dans les pires moments, le royaume se dépeuple et la natalité régresse. Et pourtant, on continue à faire des enfants.

Pour trouver aujourd'hui l'équivalent des horreurs que connurent, à l'aube des temps modernes, les paysans – c'est-à-dire l'immense majorité des habitants de l'actuel hexagone – il faut se transporter au proche et au moyen orient, ou en Afrique subtropicale, ou dans certains pays d'Amérique centrale et du sud. Si la bêtise et la brutalité militaires n'ont pas varié, on peut accorder au stupide

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Bolsonaro que la pandémie en cours n'est qu'une « grippette », bien qu'elle fasse des millions de victimes sur l'ensemble de la planète, mais seulement si on compare ses ravages à ceux des pestes qui sévissent en Europe à cette époque, s'attaquant à des économies infiniment plus fragiles et démunies que celles du XXI^e siècle et qui se montreront pourtant assez résilientes pour ne pas totalement s'effondrer. Car les croquants ne baissent pas les bras, ils ne se tournent pas vers la Sainte Vierge, dont au contraire beaucoup rejettent alors le culte, pour pleurer. Ce ne sont pas seulement des bêtes qu'anime « *le dur désir de durer* », mais des hommes et des femmes dont beaucoup revendiquent le respect de leurs droits et de leur dignité, et exigent que justice leur soit rendue. Et pour cela, ils n'hésitent pas à prendre les armes contre tous ceux qui les oppressent, que ce soient les toupes étrangères ou celles du roi, le fisc (« *Vive le roi sans la taille !* ») ou les seigneurs dont ils rasant quelques châteaux, bien plus souvent, semble-t-il, que dans la période suivante, à l'exemple du roi soucieux de se débarrasser des féodaux. Ce sont les paysans cauchois, se dressant par milliers en 1535 contre les Anglais qui « *en firent grand carnage* » et désertifièrent le Pays de Caux ; en 1465 on conteste la taille en Valois et à Saint-Jean de Monts ; en 1467, ce sont les *Galants de la Fenillée* qui se révoltent en Bourbnnais ; en 1492, les *Robes Rouges* s'insurgent contre leurs seigneurs en Savoie ; en 1548 les *Pitands* se dressent contre l'introduction de la gabelle en Aquitaine ; en 1559 les *Gauthiers* normands se révoltent contre les mercenaires de Henri III et sont massacrés, en 1594 les *Bonnets rouges* de Bourgogne massacrent des soldats, tandis que les *Tard avisés* limousins contestent les droits seigneuriaux et la dîme, puis de 1636 à 1640 les *Croquants*, qui contestent la taille, de la Gascogne au Nivernais. Le roi réplique, selon les circonstances, soit en massacrant les insurgés (leurs chefs peuvent être roués

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

vifs, ou promus capitaines dans l'armée royale), soit en laissant pourrir le mouvement, qui tourne souvent au brigandage, soit en faisant de ces promesses qui n'engagent que ceux qui y croient.

Les raisons d'espérer, à cette époque, sont comme on voit peu nombreuses, même si le servage recule et si l'agriculture enregistre quelques progrès. Nous voici revenus à notre question : pourquoi faire des enfants ? D'abord, parce qu'ils fournissent à nos croquants, dès l'âge de sept ans, une main-d'œuvre d'appoint indispensable, et prendront soin plus tard de leurs vieux parents. Et puis la contraception n'existe pas. Mais sans doute aussi, comme de nos jours, parce que les sourires et les mots des enfants n'ont pas de prix, et que la vie est le plus beau cadeau que nous puissions faire.

Lundi 21 juin 2021